

Frédéric Dahan

le 25 V 2020

Lecture du texte de René Lew, « *Maurice Blanchot : le tournant de la philia* »

Antinomie de l'écriture et du schématisme de René Lew

« *L'oubli effacerait ce qui ne fut jamais inscrit : rature par laquelle le non-écrit semble avoir laissé une trace qu'il faudrait oblitérer, glissement qui en vient à se construire un opérateur par où le il sans sujet, lisse et vain, s'englue, s'enduit dans l'abîme dédoublé du je évanescent, simulé, imitation de rien, qui se figera dans le Moi certain duquel tout ordre revient.* »

Maurice Blanchot, *L'écriture du désastre* p.135

Avec ce colloque sans parole, « *Blanchot pas au-delà de Lacan* », annulé du fait de la pandémie, sommes-nous vraiment confrontés à la question de la passe - en passant par un processus de lecture-écriture d'une autre texture que celle de la parole ?

Non, je ne le pense pas mais il est sûr que cela pourrait être de bonne augure de se séparer de la parole pour échanger à propos de Blanchot.

Mais c'est là un enjeu politique de lecture-écriture duquel nous sommes très loin de pouvoir nous en faire le tribut.

Ça serait très bien qu'il y ait déjà, ici, du discours indirect qui s'impose avec pas-science et sans jury mais avec la *non-présence* du lire-écrire qui en produit l'énonciation singulière, trouée, vocale, inédite et déployée dans un temps logique énigmatique ?

Temps de l'écriture dont seule l'écriture - le poète dit René Lew (RL) - *fonde ce qui demeure*. Le temps de l'écriture ne cesse pas d'écrire un *fondement troué* à ce qui *demeure* et qui *dés-appointe*.

Temps dont un des enjeux est d'en saisir la fonction et l'objet sans le fixer dans cette saisie qui nécessairement l'abolirait.

Écriture, exil introuvable et qui ne peut pas être celle-ci ou celle-là et qui donc ne cesse pas d'échapper aux schématismes de cet exil reconnu - car ils le saturent.

Ce texte est donc un ratage d'écriture de ma lecture du texte de RL.

Fera-t-il entendre au lecteur à venir, dans ce ratage qui ne cesse pas, l'énonciation de Maurice Blanchot qui m'aura échappé ?

Ou encore, cet échappement sera t-il saisi par le vide de l'écriture de Blanchot dont l'énonciation est l'objet *a* et la production *S1* ? *Impossible qui nous tient*.

Le schématisme de RL et l'écriture de Blanchot font partie des pôles littoraux qui participent à mon orientation de l'acte analytique depuis longtemps.

Le lien à l'écriture précédant toujours - « *d'un retard d'avant le commencement* », disait Marguerite Duras.

Heureux hasard du tirage au sort de lire René Lew lisant Blanchot. Et de me trouver donc au littoral tendu de ces lectures- écritures qui ne cessent pas de ne pas s'écrire.

Mais, évidence de la lettre volée qui se dérobe à l'inspection impeccable du schématisme, ce n'est *ni le même cesser ni le même écrire : dur désir de lire - de la disputatio impossible ...?*

Le texte de RL ne me laisse pas indifférent et je réalise à quel point sa tonalité en quête d'irréfutabilité et sa rhétorique constituent un symptôme qui fait barrage et qui institue l'ordre dont s'avère la politique de lecture-écriture de Blanchot.

Mais réel du *temps logique* avec la tension continue et inhabitable de la littoralité : réduire nos lectures à de l'accord-désaccord serait démenti du réel.

Je n'effacerai donc pas ici ce qui me semble constituer une impasse de RL (ou de son schématisme) à l'endroit de l'écriture de Blanchot.

Et *pas au-delà* de l'ampleur du texte de RL, je m'arrêterai sur les différents points d'impasse motivés, dès l'introduction, par un Blanchot que RL juge mal orienté parce que situé et coulé sous Heidegger.

Pourquoi cette fixation à Heidegger ? (S'opposer consolide.)

Ce n'est plus une « assise » (p.18) pour lire Blanchot, c'est un abîme et c'est l'enfermer dans un camp qu'il sera irréfutable, mais *effectivement* sans plus-value dès lors, de critiquer et de dénoncer.

C'est ça qui est remarquable et saturant dans ce texte : la prédominance de la dimension critique avec S2 (un savoir asphérique) en position d'agent de lecture.

RL est surtout explicitement attaché à poursuivre une critique de Heidegger, comme si celle-ci depuis *l'étourdit*, ouvrait encore l'accès à la science par la topologie.

Il y a à prendre garde que cet accès à la science, ainsi revendiqué, n'implique pas, à l'insu, une métaphysique heideggérienne consolidée - due ici à un défaut d'orientation dans sa lecture de la lettre et de Blanchot.

René Lew passeur « *éternel* », malgré lui, de Heidegger ...?, (Lacan serait-il derrière ?) avec un refus explicite dès la première page de son texte de se *faire* un destinataire de la lettre de Blanchot. Décidément, l'en-jeu de la *lettre* est bien politique.

Au final, c'est la question même de l'écriture-Blanchot, ainsi que les fonctions de *a* et de *S1* *questionnées* dans cette écriture, qui se trouvent éliées dans l'opération de lecture de RL.

Or je soutiens que la dimension d'écriture du littoral-séparant est le *vide actif* de tous les textes de Blanchot, voire leur seule vertu.

Ce vide actif c'est *l'exil* ou le *natal* pour Blanchot.

Les « récits » fictionnels de Blanchot donnent à lire une saisie de l'absence du lieu, à condition de se *laisser exiler* dans le « récit » et de se *laisser* produire par le vide de l'énonciation : *acte*.

À défaut de se *laisser* s'orienter et se désorienter dans la complexité de l'écriture de Blanchot, il est plus aisé de fixer le « *natal* » à une détestable orientation enracinée.

Il appert que l'enjeu pour RL, (*son souci : retour heideggérien?*), soit strictement, au final, une consolidation du lexique de son schématisme afin qu'il se précise dans cette lecture critique (*et dans ses signifiants?*).

(*Retour impromptu à un enracinement schématique de la langue ?*)

Par exemple, (p.11), le choix du signifiant « *contournement* » plutôt que celui de « *tournant* », le choix est strictement ontologique et prédicatif en tant qu'il convient à la récursivité, fût-elle an-ontologique et avec laquelle on ne peut qu'être en accord.

C'est l'argumentation logico-topologique qui en impose, et sans doute que le lecteur suivrait tout aussi bien, avec cette même argumentation, dans le choix inverse du signifiant « *tournant* » plutôt que celui de « *contournement* ».

C'est le *choix* qui fait symptôme pas le signifiant qui lui n'existe pas en soi - c'est là un énoncé très ancien de RL et qui tient.

La convenance au schématisme est sa limite idéologique.

C'est bien l'appel à la convenance qui *ne passe pas*.

Lire ce n'est pas guetter l'accord.

Lire c'est au moins, déjà, d'un retard d'avant le commencement, dés-attendre.

Ou encore, (p.19), où il est question «*d'égarement de l'esprit (?)*» de Blanchot parce que «*hors d'une position asphérique* » (?).

«*D'où vient cette faculté de juger à priori ce qui est asphérique et ce qui ne l'est pas ?* » Prédication sphérique qui commence une lecture anté-analytique ?

Tout schématisme est peut-être empêtré d'un trop de place concédé à la Vérité et au Tout ? Vérité qui se trouverait justement délogée dans une lecture de l'écriture littorale. Parce qu'une disputatio du littoral est inévitable entre un schématisme et l'écriture.

Ou alors, Blanchot produirait-il chez RL (p.9) un trop de nihilisme et de «*désillusion* » qu'il faut absolument éradiquer plutôt que de le questionner ?

Pour reprendre l'effet forclusif des signifiants du jugement de RL, il y a là «*une inadéquation*» quant à la politique énonciative de sa lecture qui produit étrangement du partitif et du camp et qui va jusqu'à situer Blanchot comme «*perversion* » (p.21). Encore les effets de l'évidente éradication de Blanchot qui introduit cette «*lecture* ».

L'écriture-Blanchot : la lettre volée à l'inspection savante de la récursivité.

C'est bien cette dimension de l'exil, énigmatique et questionnante, qui jette dans *l'attente l'oubli* de l'écriture et qui est logiquement occultée dans la démarche de lecture de RL, eu égard à sa politique binaire de lecture (binaire : sphérique ou asphérique).

Et, pour le dire encore avec ses signifiants, c'est là son «*erreur* » (!) de lecture.

Ce n'est pas parce que le vide actif de l'écriture de Blanchot ne s'insérerait (?) pas dans la topologie de RL, que l'écriture du vide actif n'est pas littorale et de structure.

C'est ce discriminatoire dans la lecture de RL que révèle le *choix* de signifiants qui seraient adéquats à sa topologie.

On se retrouve, étrange paradoxe, avec l'horizon d'une *Là-langue topo-univoque*.

Dès lors «*le plus de jouir de sa lecture de Blanchot* » ne peut évidemment et logiquement, comme il le reconnaît, que lui être forclus.

Pourtant, les connexions de l'écriture-Blanchot avec l'acte analytique sont aussi évidentes que la lettre volée où *s'y jouent d'autres paroles...et une autre temporalité*.

Comme toute œuvre, en tant qu'il y a une tenue de l'illisibilité, qui mérite une lecture et qui se trouve close du fait de la mort de son «*auteur* », il y a intérêt à lire à l'envers.

Ainsi je prétends qu'il est impossible de saisir le réel déployé par et dans l'écriture de Blanchot, soit sa littoralité, sans être *rentré* dans les méandres de *l'écriture fragmentaire* déployée notamment dans *Le pas au-delà* et surtout dans *L'écriture du désastre* de 1980.

Y rentrer veut dire accepter de ne pas en concevoir, *déjà*, la sortie. S'il y en a une ?

Or le *fragmentaire* semble réfractaire au schématisme de RL.

Je dirai pourtant que *le littoral*, que RL refuse ou n'accorde pas à Blanchot (p.19), c'est le *fragmentaire*.

Ce schématisme rend peut-être impeccablement raison de cette élisio du fragmentaire dans la lecture que produit RL, ou, peut-être que l'écriture fragmentaire révèle ce schématisme comme politique implicite du Tout.

Une allusion (p.32) «*Il faut dépasser le fragmentaire (?)*» et une autre, autant impératif catégorique, à la toute fin du texte (p.42) où il parle «*d'une prise en compte du littoral heurté de la lettre*», «*là, encore la fragmentation (?)*» Logique du Tout dans la lecture qu'on attribue à l'autre. *Non, le fragmentaire n'est pas l'action de fragmenter !*

Blanchot, dans *L'écriture du désastre*, p.212, cite Hölderlin : «*D'où vient donc parmi les hommes le désir maladif qu'il n'y ait que l'un et qu'il n'y ait que de l'un ?* »

Et p.173, tout le fragment sur Hölderlin où il est question du «*rythme (qui) tout en dégageant le multiple dont l'unité se dérobe, tout en paraissant réglé et s'imposer selon la règle, menace celle-ci cependant, car toujours il la dépasse par un retournement qui fait qu'étant en jeu ou à l'œuvre dans la mesure, ils ne s'y mesure pas. (...)* »

Et encore p. 213, « (...) *Hors référence la matière ou l'inimaginable réel, comme est hors référence l'Un - ce qui ne constitue nul dualisme, car comment faire entrer dans un compte, voire dans la différence d'un discours, ce qui se donne à la fois comme son incondition ou sa préalable interruption ?* »

Voici quelques énoncés parmi tant d'autres qui ne souffrent pas d'accord ou de désaccords, mais qui appellent un double suspens réflexif dû au trou de l'écriture et au trou de la lecture qui les soutiennent. *Temps logique ?*

Je crains que le *compte* du schématisme, chez RL, fasse ici encore l'impasse sur ce vide d'écriture actif et sa *préalable interruption* si propres à l'écriture-Blanchot.

L'en-jeu politique de la lettre et de la lecture réside dans ce qu'il y a de vide producteur dans l'écriture littorale de Blanchot.

Littorale en ce que cette écriture *sépare l'écriture et la parole* ou *les lettres et la fonction signifiante* : ce qui est la tâche la plus difficile - immanente à l'acte.

Comment faire passer - *par le dur désir de lire-écrire* - cette littoralité, ce rapport sexuel ? C'est vers cet impossible que nous *tend* l'écriture chez Blanchot ?

Il est vrai comme le dit son ami Bataille de la rencontre de Blanchot, «...*qu'il y a un avant-goût d'île déserte dans un monde où déjà tout le reste aurait disparu*». (p.9)

Mais c'est l'exploit questionnant de cette écriture littorale de faire disparaître, dans un *futur antérieur, tout le reste, déjà*.

Et il est important et difficile de questionner, dans cette temporalité là, ce qu'est «*tout le reste, déjà*». *Temps de l'écriture, de l'acte*.

À moins que «*le goût amer de la désillusion, désappointement* » que ressent RL (p.9) et qu'il évite expressément de questionner dans sa lecture (ou dans ses choix prédéterminés de non-lecture) concerne *déjà Tout le reste ?*

Remarquable effet de *coupure-lecture* que ne relit peut-être pas RL, en tant que « *le désappointement* » : c'est l'état d'une personne qui n'a pas obtenu ce qu'elle attendait !

Il est certain que le *désir de désirer* nous confronte à une *dés-illusion* du «croire au tout» et surtout au *tout déjà attendu* et au *déjà tout entendu*.

N'est-ce pas notre pratique quotidienne d'écriture-lecture de *se laisser désappointer ?*

Inconcevable existence que celle de Blanchot !

Mais si on croit s'imaginer ce qu'aura été l'existence de Blanchot, ou de n'importe quel littéraire, je conçois qu'il y ait immanquablement, ou un nihilisme propre à Blanchot ou encensement de celui-ci.

Oui, il y a un *dur désir de lire encore* qui échappe à toute identification. *Exil de l'amitié*.

Aurait-on pu s'attendre à une fonction de passe dans la lecture-texte de RL ?

C'est-à-dire d'un texte qui aurait troué les raisons qui justifient tautologiquement sa propre lecture de Blanchot.

Soit une lecture « *à l'origine sans chemin* » qui naît de l'ouvert qui *jette la lettre dans l'oubli*. RL (p.14)

Plus qu'une surprise, c'est un regret que le texte de RL soit ici l'occasion d'une lecture relevant (de) l'adéquation au schématisme mis en position d'agent au détriment de *l'oubli*.

Comme si, de surcroît, l'écriture pouvait se réduire au déploiement, fut-il moebien ou récursif, de raisons de la signifiante ?

Blanchot - l'écriture - a disparu dans cette lecture.

La lettre ne représente pas, alors que, même si c'est de façon imprédictive, le signifiant, lui, représente.

C'est cette littoralité qui sépare l'écriture de la parole qui est à lire dans Blanchot et qui le rend remarquable parce que ça traverse les lecteurs qui acceptent d'en être dérivés.

Littoralité qui sépare lettre et signifiant que la politique de lecture de RL détruit avec un savant vacarme.

La fonction passe de la lecture, comme le dit RL, aurait nécessité que le vide de raisons apriori passe de l'objet *a* à une *écriture (S1)* comme *qu'on dise reste oublié* et non pas comme signifiante unaire. Or l'écriture ne peut être un commentaire. (Débat avec RL sur l'entente à propos du S1 du fait déjà des ambiguïtés de Lacan, et sur son assimilation de l'énonciation et du *qu'on dise* - assimilation qui abolit la littoralité ?)

C'est après-coup que se lirait ou pas l'irréfutabilité (à laquelle RL tient manifestement) de la récursivité an-ontologique.

Or il y a une redondance et une volonté de maîtrise dans l'exposition argumentée du schématisme dont on regrette qu'elle n'ait pas, ici, été dépassée.

C'est là aussi un enjeu politique d'écriture pour les analystes : que cette écriture diffère enfin, en la dépassant dans un autre maintien, la dimension d'irréfutabilité que nécessairement et depuis Freud, notre pratique ne cesse pas de faire ruisseler dans ses modalités de «transmission». Encore et toujours un effort pour être dialectique.

Car c'est l'irréfutabilité qui produit, en s'en faisant l'agent, un prosélytisme insidieux dont pâtit la psychanalyse. Il y a là un héritage de l'histoire de l'institutionnalisation freudienne et lacanienne de la psychanalyse dont il est difficile de se défaire.

En effet, une fonction passe de la lecture aurait produit autre chose donc qu'un ordonnancement de «la récursivité» qui détermine apriori, à *plein*, les raisons du lu.

Pourtant RL écrit : « *On ne saurait jouir d'un plein, lequel rassasie* » ?

Écriture littorale de la réfutabilité : *finitude* de l'acte, *le fragmentaire*.

On ne peut pas dire (p.19) que Blanchot suit «*éternellement*» (!) Heidegger «*en conjoignant la mort et la pulsion de mort*».

D'abord parce que Blanchot se sépare, *sans retour*, de Heidegger avec Bataille, Lévinas, Celan, Mallarmé, Kafka, ...

Et ensuite parce que *le pas au-delà* et *L'écriture du désastre* écrivent cette séparation entre la mort et le mourir.

Il est sûr qu'à mettre dans le chapeau un Blanchot heideggérien, on ait envie de traquer à la sortie le lapin «*blanchotien* (?)». Blanchot n'est pas un philosophe.

Mais en 1955, date du texte *Le tournant*, qui en France a réussi à se séparer du schématisme verbeux de Heidegger ?

D'où vient donc ce choix de RL pour lire Blanchot ? Où il s'agit plus exactement d'une lecture d'Hölderlin-Heidegger qui est un évitement de lire Blanchot.

C'est comme si on réduisait la lecture de Lacan à la «*parole pleine*» heideggérienne de «*Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse* » de 1953.

Et il y a, encore, un révélateur de la détermination de ce choix, c'est que RL conçoive possible un «*être blanchotien* » (p.43). (*Encore la colle du Tout heideggérien*) ?

Ça relève du même impossible que celui de concevoir l'existence de Blanchot : ça produit une lecture qui relève du nihilisme.

C'est pourtant là un impossible qui aurait dû constituer un tribut à l'écriture-Blanchot.

Impossible objet «*a*», «*d'aucun être*», en place d'*agent d'énonciation* de toute lecture de Blanchot qui aurait défait et surmonté toute dimension d'accord ou de désaccord :

a / S2 (lecture-passe?). Le fragmentaire c'est que a soit en position d'agent.

Pourtant une lecture «*amie*» de Blanchot, (il n'a pas cessé d'être ami dans ses nombreuses et fortes lectures qui échappent à la critique littéraire), une lecture amie, donc, de son écriture du littoral qui sépare l'écriture et la lettre de la parole et de la signifiante, une telle lecture pourrait résonner avec cet énoncé de RL (p.27) :

« *L'absence de tangibilité (du désir, de Dieu, de la signifiante...) rend insaisissable le présent de la présence, et de là inaccessible la présence elle-même (et dès lors impossible).* »

C'est bien, en effet, la question de la *non-présence* que déploie *L'écriture du désastre*.

Invitons à relire, par exemple parmi tant d'autres, *l'attente l'oubli* et *La folie du jour* sur ce qui ne peut pas se partager, sur l'absence de rapport sexuel, *exil natal de la non-présence* qui ne cesse pas de ne pas s'écrire.

C'est avec intérêt que j'ai lu la partie 1.3 de la page 28 à 44, concernant *Le retournement natal dans l'œuvre de Hölderlin* bien étayé sur le livre de Beda Allemann « *Hölderlin et Heidegger* ». On trouve là une lecture amie, en tant que le schématisme de RL suit et accompagne le grand poète allemand - mais Blanchot, ou plus précisément Heidegger, a disparu.

Je retiens cependant ce propos de Beda Allemann : « *C'est seulement la parole rejetée sur elle-même que parle le poète du poète* »

Ça pourrait autant concerner Blanchot, qu'être un de ses énoncés.

Il y a, en effet, chez Blanchot une fonction passe de l'écriture en tant que, tension littorale hors langage, c'est le hors signifié, le hors sens que ça produit - rature : S1, « *l'ordre signifiant en tant qu'il s'instaure de l'enveloppement par où toute la chaîne subsiste* » *Encore*, 26 VI 1973. a, le fragmentaire produit l'enveloppement : le dehors ? L'écriture pour Blanchot, c'est peut-être la tension maximale du dehors : le dehors ... ? Le dehors de la psychose ... ?, le dehors de l'in-habitabilité du dispositif analytique... ?

Blanchot ça se lit que par le risque d'une écriture.

Soit autre chose qu'un schématisme en position de patron discursif ou de gabarit pour y lire impeccablement, en retour et à postériori, son adéquation - quitte, dans (et pour) cette opération savante, à faire disparaître Blanchot (*sous* Heidegger) comme c'est explicitement le cas ici. (p.18-28) - (*tour de passe-passe*)

Je crains, à partir de ce texte de RL, que l'élaboration de plus en plus complexe du schématisme de la récursivité induise un lexique qui en impose *paradoxalement* pour une fixité des concepts ? C'est flagrant quand il s'agit de lire, ici, Blanchot.

À revenir où RL a pris départ, il n'a pas voulu se laisser décaler et décevoir (?) par Blanchot, en le fixant dans un natal d'origine.

Cette soustraction de Blanchot à Heidegger n'est pas sans produire un *effet retour* sur les mobiles d'une telle lecture.

Pas *au-delà* de la volonté d'irréfutabilité du déploiement schématique, en effet cette opération de lecture questionne sur une autre volonté *voilée* sous la première qui serait d'imposer une colle dans le choix des signifiants adéquats à une signification pré-ontologique de la récursivité et une colle de ces mêmes signifiants aux signifiés du schématisme ?

Signifiés certes an-ontologiques, sans origine, avec un vide actif d'écarts, etc... : L'irréfutabilité semble l'horizon de cette démarche.

Topologie sans ratage : *la langue d'ontologie ? (encore Heidegger ?)*

Paradoxes des antinomies de la question de l'écriture, de la langue et de la lettre avec le schématisme de RL qui vire dans un *nihilisme imprévu* quand il sort des limites du rapport non-rapport à l'acte où l'imposture, dans ce cas de l'acte analytique, n'est pas nécessairement, comme ici, *une posture* de lecture surplombante et saturante.

Parce que l'acte (et lire et écrire), ça devrait nous sauver de la tendance à la fixité des concepts, comme ça sauve de l'enseignement. Psychanalyse trop bien appliquée ?

Où l'autre, ici, Blanchot, a été étouffé sous la plaque étincelante et sonore de l'impeccabilité manifestement recherchée.

Mais peut-être que tout schématisme implique *nécessairement* un commandement, un compte, une prescription et une mise en ordre sur comment *ça passe, ça s'écrit... ?* Et si ce schématisme s'avérait vrai et irréfutable dans son élaboration continue : *il ne passera jamais comme il dit que ça passe et que ça devrait passer.*

C'est en quoi, *comme nécessaire, tout schématisme est, peut-être, pré-ontologique même si sa prescription est an-ontologique... L'écriture lui fait défaut ?*

Je tiens à remercier René Lew d'amener ces questions aporétiques à une expression *qui ne cesse pas de s'écrire* dans un écart qui échappe à tout commencement.

Je reprends la toute dernière phrase de RL (p.44) qui cite Beda Allemann :
« *Mais ce qui demeure, ce sont les poètes qui le fondent.* »
En rajoutant, à l'adresse de René Lew, que ça *demeure* pas sans un *désappointement* qui nous dé-racine de tout schématisme *dans un retard d'avant le commencement.*
Commencement qui n'est pas sans un schématisme de la récursivité dont l'enjeu serait qu'il *garde de la réfutabilité littorale* : dur désir d'écriture.
« *rature d'aucune trace qui soit d'avant...* » *Lituraterre...*

Garde de la réfutabilité qui serait l'expression risquée de la finitude de l'analyste dans son acte d'écriture qui ne cesse pas de ne pas s'écrire.
Plutôt qu'une irréfutabilité schématique gardienne d'un déjà vrai attendu qui s'écrit : *mais à l'adresse de Qui... ?* N'est-ce pas là, symptôme invariant, que résident les raisons de l'impossible collectif des analystes : l'Autre perdue.

Garde, « *elle-même dialectique* » (Allemann), de la réfutabilité afin, encore, qu'un schématisme ne se ferme pas au réel littoral, à « *ce qui demeure, ...* » pas sans un *désappointement ...*
Coupure moebienne !

Pour conclure, j'invite encore René Lew à *relire* la note en bas de la page 611 de la pléiade, intitulée : « *identité matérielle ?* » où Hölderlin déploie l'acte poétique dans une parfaite récursivité littéraire mais dans un *tribut à la lettre* qui est une temporalité autre que celle d'une prescription qui maîtrise et *corrige* le choix des signifiants.
Temporalité de la non-présence à soi - finitude dans l'acte.

Cette correction du choix des signifiants assurément affine la théorie, c'est là sa vertu. Mais, ce qui est forclos dans cette lecture qui progresse sans dériver avec l'irréfutabilité chevillée au corps, c'est que les signifiants seront toujours du registre du semblant (cf *Lituraterre* qui reste encore à lire) :
L'irréfutabilité, peut-être aussi, comme traces qui perdurent d'un attribut du style du docteur Lacan ?
Forclusion du littoral séparant la lettre du signifiant ? : Impasse de lectures qui occulte de se faire tribut de la lettre. C'est peut-être une impossibilité du réel de notre acte ?

Tribut qui donne raison de mettre la psychanalyse au chef de la politique si
...s'il s'agit là encore du risque de la langue, d'une lecture-écriture topoétique, au tiret «-» littoral : la langue qui reste, *d'un retard d'avant le commencement*, inconditionnée.

À (se)-relire encore - donc :

« *L'écriture fragmentaire serait le risque même. Elle ne renvoie pas à une théorie, elle ne donne pas lieu à une pratique qui serait définie par l'interruption. Interrompue, elle se poursuit. S'interrogeant, elle ne s'arrogue pas la question, mais la suspend (sans la maintenir) en non-réponse. Si elle prétend n'avoir son temps que lorsque le tout - au moins idéalement - se serait accompli, c'est donc que ce temps n'est jamais sûr, absence de temps en un sens non privatif, antérieure à tout passé présent, comme postérieure à toute possibilité d'une présence à venir.* »
Maurice Blanchot, « *L'écriture du désastre* » p.98